

JOURNAL DU DIABLE

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS



RÉDACTEUR EN CHEF : LUCIFER.

ADMINISTRATION

X....

Bureau du Journal : rue Palais-Grillet, 16, au 3^e
BOITE DU JOURNAL : Rue Tupin, 31.

La vie est un passage
Qu'il faut savoir franchir :
Soyez fou, soyez sage,
Il vous faudra mourir!

LUCIFER.

RÉDACTION

X....

Bureau du Journal : rue Palais-Grillet, 16, au 3^e
On est prié de ne pas oublier d'affranchir.

AVIS. — L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à huitaine la suite de notre feuilleton.

LUCIFER AUX LYONNAIS!

Tout n'est pas rose pour le diable, vous pouvez m'en croire.

Je n'avais jamais été aussi tourmenté que cette année par l'innombrable pléiade de ceux qui tirent le diable par la queue. J'ai été tirailé dans tous les sens ; s'en sont-ils donnés ! C'était à qui tirerait le plus fort, à tel point que j'ai cru un moment que je n'y résisterais pas, et j'étais prêt à me donner à tous les diables.

Le jour de l'an heureusement est déjà loin ; je lui souhaite de ne pas revenir, il me cause trop de tortures.

Il paraît que cette année le nombre de ceux qui avaient résolu le difficile problème de recevoir beaucoup en donnant fort peu a considérablement diminué ; mais, par compensation, le nombre de ceux qui donnent beaucoup proportionnellement à ce qu'ils reçoivent s'est accru dans des proportions tout à fait imprévues. De là, quantité de désillusions, et, pour combler les vides de leurs porte-monnaie, ils se sont accrochés en masse à la continuation de mon épine dorsale. Dans ce moment je traîne les trois quarts de mes compatriotes à la remorque.

Voyez ce confiseur qui vous a vendu des pralines empoisonnées qui peuvent remplacer avantageusement les pilules des pharmaciens. Le luxe l'oblige à gagner beaucoup ; partant de là, pour la fabrication de ses bonnes drogues, il est obligé de tirer le diable par la queue.

Ceux qui, jeunes et pouvant prétendre à mieux, épousent de vieilles héritières, ordinairement laissées pour compte faute de bonnes qualités, tirent à leur manière la queue du diable.

Le commerçant qui, vivant sur le crédit, ne peut satisfaire ses goûts dispendieux, souffre, croyez-le bien, d'être obligé continuellement de tirer le diable par la queue.

Pendant les longues soirées d'hiver, que font les

ambulants coureurs de fêtes, ces trafiquants qui étalent leurs industries interlopes sur les routes et les places, à l'époque où nous avons du soleil, des feuilles vertes et des hirondelles?... Ils tirent le diable par la queue pour attendre les jours heureux de l'été qui s'avance.

Dans ce monde, et j'en suis sûr, chacun tire un peu la queue du diable.

Les sauterelles en robes à queue qui le samedi, à l'Alcazar, ne font pas leurs frais, sont huit jours encore obligées de tirer la queue du diable. C'est la même répétition à l'Eldorado, au Casino et autres établissements du même genre où on est sûr de rencontrer des *vertus* en disponibilité qui, comme Paganini, jouent tous les airs sur cette seule corde :

— *Qu'est-ce que tu paies?...*

De l'Alcazar au carnaval, la transition est toute naturelle.

Le carnaval a commencé sa fanfare, et l'on ne s'en douterait pas.

Dans ma jeunesse, il m'en souvient, on célébrait bruyamment et publiquement le retour de ces burlesques saturnales. Aujourd'hui, c'est à peine si l'on en parle ; le carnaval passe en conversation. Pourtant, on saute encore dans les bals ; s'amuse-t-on ? Je n'en sais rien... Mais au moins on veut en avoir l'air, et l'on gambade d'une manière tout à fait différente de celle de Terpsichore, fort jolie danseuse dont les Grecs firent une déesse. De nos jours, plus les danseuses sont jolies, plus elles font les diables.

Anciennement, paraît-il, de simples mortelles dansaient comme des déesses ; le *chahut* n'était pas encore inventé et l'on ne connaissait pas l'art de se fendre jusqu'au menton et d'enlever à la pointe du pied le chapeau de son vis-à-vis. Ce talent est un progrès sur les époques antérieures, où l'on ne connaissait que les danses graves des fêtes religieuses et du théâtre. La *sarabande* espagnole, la *pantalonnade* italienne et même la *courante* de Louis XIV ne sont rien auprès de la *boulangère* qui se dansait sous Louis XV, le bonnet un peu sur l'oreille, dit la chronique.

C'était déjà un timide *cancan*. Mais ce ne fut que sous Louis-Philippe que la jeunesse fut assez heureuse pour inventer cette *tulipe orange* qui fait le désespoir des *mal bâties* et la gloire de celles qui éprouvent le be-

soin de montrer, d'un seul coup, tout ce qu'une Anglaise cache ordinairement avec tant de soin.

Le carnaval, qui a disparu de la rue, se retrouve au *Bal parisien*, à la *Retape* et à l'*Alcazar* ; c'est là que se rendent les élégantes du petit monde qui ont remplacé les grisettes, dont la race a disparu comme celle des carlins.

On ne s'est jamais rendu compte des bonnes et profitables études qu'une femme peut faire dans une nuit passée au bal de l'Alcazar, et on ne saurait croire l'influence bienfaisante que la fréquentation de cet établissement peut avoir sur leur avenir et leur bonheur.

Dans ces bals on trouve toujours les mêmes *tourterelles*. A peine si elles ont changé de plumes... Ce sont toujours les mêmes blondes, les mêmes brunes, les mêmes peintures et les mêmes épaules au blanc de zinc. C'est à croire qu'au dernier bal Lamothe, on les met dans l'alcool pour les avoir au carnaval suivant. On retrouve toujours aussi les mêmes *cancans* et les mêmes *encans*.

Je m'étonne que de nos jours il y ait des idiots qui osent encore, étant allés au bal, parler des coutumes et des mœurs des sauvages. Si j'imprimais un seul des mots plus que légers qui se débitent les nuits de bal, je pourrais payer ma hardiesse de ma bourse et de ma liberté.

Dans ces bals, il n'est pas rare d'entendre des *Vénus* vous crier d'une voix que l'alcool a fêlée :

— Toi !... je te connais !... paie-moi *quelque chose!*...

Le masque autorise tout, et à l'inverse d'Alcibiade qui coupait la queue de son chien pour le faire crier... je voulais dire pour attirer l'attention, cachez-vous la figure. Oui ! cachez-vous la figure, il ne faut pas que vos concitoyens reconnaissent le lendemain les écervelés qui, grâce au masque, auront payé des soupers de 50 fr. par tête à des laiderons pour lesquels en plein jour, ils ne se fendraient pas d'une brioche de trois sous.

Les bals sont ordinairement peuplés de *nymphes en rupture de conduite* et de femmes qui, si elles ont du cœur, le gardent toujours dans leur porte-monnaie, de peur de l'ébrécher.

Les bals de l'Alcazar n'ont plus que quelques temps à vivre, et avec eux disparaîtront les traditions de l'élégance et du bon goût.

Hâtez-vous avant qu'une voix vous crie : « L'Alcazar est mort ! ».... car aucune autre ne répondra..... Que dis-je ? Si, la voix de la petite Marie M*** et celle de la Jeanné au panier vous répondront : « Vivent les bals de la Retape ! »

La gaieté a perdu sa vertu communicative, et la folie éreintée et pulmonique, avec son nez culotté, ses yeux caves et ses joues blêmes, vous donne le frisson en agitant ses grelots qui tintent lugubrement comme un glas. La débine transpire à travers son costume d'occasion, dont les paillettes dédorées vous donnent une idée précise de sa situation. Sa marotte, c'est l'intérêt, qualité qui remplace avantageusement celles qu'elle n'a plus.

Offrez votre cœur, votre vie, votre âme.... que sais-je.... on vous répondra en vous riant au nez, de ce rire idiot, signe de l'abrutissement :

— J'aimerais mieux moins que cela..... en or.

C'était samedi à l'Alcazar :

Un paysan avec ses cheveux en filasse, son sac et sa carotte traditionnelle croise une habituée de nos lieux publics dans un état d'ébriété passablement avancé.

— Antonine, prends garde, tu vas te perdre.

— N'aie pas peur, c'est fait.

Puis se ravisant, elle ajouta :

— Mais toi, mon pays, tu ne ferais pas mal de partir pour aller au marché?...

— Pas n'ai besoin de me déranger, n'y suis-je pas ici?... X...

OUBLIETTES

— Qui pourrait m'en donner des nouvelles?...

— De quoi?..

— J'avais oublié de vous instruire de ce dont il s'agit. Je suis à la recherche d'un produit parisien dont j'attendais la mise en vente depuis longtemps.

Quel est donc ce produit! (n'y mettez pas l'air de la Dame Blanche.)

Je ne sais vraiment si je dois vous initier, du moment qu'il s'agit du faux.... Je me risque....

Le faux, ce roi du jour, nous menaçait de l'invention des *poitrines adhérentes* à l'usage des femmes trop *éthérées*. Ce système en caoutchouc rose devait s'adapter à la place vide et suivre les mouvements ondulatoires de la respiration avec la régularité d'un chronomètre de Bréguet. L'œil du plus malin s'y serait laissé prendre.... (Il est vrai qu'en prenant des informations....) On aurait pu quitter sa poitrine en se couchant, tout comme on quitte ses fausses dents, ses faux cheveux, et quelquefois même un faux œil.

Pauvres gandins, vous auriez cru poursuivre quelque chose de naturel, vous vous seriez agenouillés devant une cuirasse de caoutchouc.

Là peut-être était le palladium de la vertu!...

— Qui m'en donnera des nouvelles?...

ENCORE LES ODEURS DE PARIS

Dans un spirituel article intitulé : *Un Déballage pour l'Exposition*, Évariste Dillot, après avoir fait défiler les instruments perfectionnés employés par les *Chevalières du Trottoir* dans leur chasse à l'homme, donne un petit coup de coude à la *Maison neuve* de Victorien Sardou ; puis, après avoir soufflé sur la *Girouette* d'Emile de Girardin, il saisit vigoureusement le célèbre lutteur Louis Veillot et lui assène un terrible coup de poing de la fin.

Comme il nous serait impossible d'abrégé ce passage frappé au coin de la réalité, je vais vous le citer.

(C'est le commissaire chargé de recevoir les colis à l'Exposition qui parle) :

« Pouah ! dit-il, j'ai senti, comme tout le monde, ces choses-là, mais elles n'empestaient pas ainsi. Il faut croire que ce monsieur y a ajouté quelque essence de son propre cru... C'est égal, il doit fièrement aimer ces parfums pour les collectionner avec tant de passion ; dans ces analyses de la boue, on devine une main de chimiste amoureux.

«—Mais à propos, ajouta-t-il après avoir passé en revue tous les flacons, au milieu de toutes ces odeurs, il en a oublié une, et non certes la moins âcre : l'odeur de sacristie.

«—Au contraire, monsieur, c'est elle qui domine, dit l'expert en produits chimiques qu'on avait fait appeler pour se prononcer sur le mérite de ces divers élixirs. L'huile de dévotion est le plus corrosif des acides ; versez-en une goutte sur le marbre, au bout de deux heures elle y aura fait son trou. Elle se compose d'orgueil béat et de mépris fanatique mélangés à doses presque égales ; joignez-y l'âpre convoitise des jouissances sensuelles déguisée sous des airs de renoncement habile et calculé, rien ne manquera à la mixture. Comme les corbeaux, du haut des airs, laissent tomber sur les habits une fiente qui les brûle et les dévore, ainsi ces gens-là, du haut des perchoirs où ils juchent, répandent des flots d'un fiel amer qui gâte et corrompt tout ce qu'il touche. Vous voyez ce rotin, terminé par un goupillon, que l'expéditeur a joint à ses fioles ; quand il ne sert pas à bâtonner les mécréants, il sert à remuer dans la marmite orthodoxe les divers ingrédients dont la combinaison forme la quintessence de la piété moderne. »

MANUEL DES CONNAISSANCES UTILES

PILLANDRINE.

Vous l'avez vue souvent sur nos promenades publiques étaler sa morgue insolente, cette grande virago à la désinvolture d'un tambour-maitre.

Ses yeux aux reflets fauves ont toute la tournure de ceux des membres de la grande famille féline ; ses cheveux, peignés à la chien, ornent son front d'une paire de cornes qui accusent son aptitude à mal faire.

Son nez déprimé comme s'il avait été pris dans la pince d'un homard, dénote que si elle se livre à l'orgie ce n'est ni par tempérament ni par caractère.

Ses dents inégales, qui ont assez de ressemblance avec les chevilles d'un violon, sont recouvertes par des lèvres serrées sous la pression de l'astuce et de la fourberie.

Sa langue, effilée comme celle d'une vipère, a détruit déjà bien des nids amoureux.

Raide comme une poupée de carton, elle regarde dédaigneusement les femmes comme il faut. *Pillandrine*, c'est la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.

Le portrait est assez esquissé, je pense, pour que vous reconnaissiez le sujet, et je crois qu'il est tout à fait inutile que je vous dise que *Pillandrine* fut autrefois une de ces ouvrières qualifiées du nom de tordeuses.

Étourneaux lyonnais, ne vous laissez pas prendre aux apparences de *Pillandrine* ; vous paieriez trop cher un moment d'erreur.

Elle a fait sa devise d'un proverbe bien connu :

Habit de soie ventre de son.

Pour un dîner, *Pillandrine* traverserait la ville en marchant sur la tête.

Je ne vous nommerai pas les nombreux volatiles qu'elle a plumés, vous pourriez prendre mes pigeons pour des canards, et d'ailleurs vous savez que je vous ai promis de ne prononcer aucun *nom propre*. Seulement, qu'il vous suffise de savoir que chaque jour je vois de pauvres idiots, souffrants et démoralisés, traîner péniblement, par son fait, leur existence de *décavés*.

Outre son fonds bien achalandé, *Pillandrine*, non content de faire du commerce pour son compte, se livre encore aux travaux de la *commission*. Elle a une grande réputation d'habileté pour mettre en rapport l'acheteur et le vendeur. Ce petit trafic, pour lequel elle pourrait être poursuivie quotidiennement pour tromperie sur la qualité de la *merchandise procurée*, lui rapporte de fort beaux bénéfices.

Le logement de *Pillandrine* est une espèce de caravansérail. Quand elle n'a pas de billets de logement à remettre aux épaves de sa connaissance qu'elle a trouvées flottantes, le soir, sur les trottoirs de notre ville, elle les abrite dans son repaire,

Les longs services de *Pillandrine* lui donnent droit à une honorable retraite, bien méritée d'ailleurs par les nombreuses blessures qu'elle a reçues dans ses innombrables campagnes.

Pour peu que *Pillandrine* monte encore d'un grade et demi, elle prendra rang dans la catégorie des *huppées*.

Cette *goule* adore les excursions à la campagne, et souvent vous l'avez vue en compagnie de ces fameux pigeons-cocodés dont la race n'aspire pas à décroître.

Lecteurs, si vous la rencontrez jamais quelque part, accompagnée de son *king-charles*, fuyez son voisinage pestiféré et ne lui demandez pas :

— Votre chien mord-il?

Si vous avez un peu de nez, vous devinerez que s'il ne mord pas il pince joliment fort!...

X***.

AVIS DIABOLIQUE

Le *Diable* prévient certain maître d'établissement de la rive gauche du Rhône, que samedi, 5 janvier, à minuit et demi, des danseurs et des danseuses, en costumes plus légers que celui d'une simple beauté qu'on arrache au sommeil, avaient oublié de fermer les rideaux du salon sur cour où il se livraient à leurs ébats chorégraphiques.

Le *Diable* prévient donc charitablement le délinquant, que si cette dégoûtante scène se renouvelle, il publiera son nom, son adresse et l'enseigne de son établissement.

LA CHEMISE DE L'HOMME HEUREUX

Nous recevons d'un de nos lecteurs la lettre suivante, que nous nous empressons de reproduire :

ROI DES ENFERS,

En furetant dans les archives de mon aïeul, il m'est tombé sous la main un ancien numéro du *Petit Journal*. Dans un article ayant pour titre : *La Chemise de l'homme heureux*, il est dit : qu'un roi ayant pris fantaisie de découvrir un homme heureux, parfaitement heureux, afin de se revêtir de sa chemise, qui, lui avait-on assuré,

devait lui communiquer..... le bonheur, donna des ordres pour que son caprice fût satisfait.

Des émissaires partirent dans toutes les directions; toute la terre fut remuée, on désespérait de trouver l'idéal tant cherché. Sur le point de renoncer à l'entreprise, on finit par découvrir égaré, sans doute, dans un coin du globe, un homme parfaitement heureux. Vite on se précipite pour lui arracher le précieux vêtement; mais, ô déception! il n'avait point de chemise!.. Et voilà pourquoi le journal aux tirages fabuleux a pu crier dans son immense porte-voix qu'il était aussi impossible de trouver un homme heureux que d'arrêter le soleil dans sa course vagabonde. Quelle erreur il a commise là, ce grand petit journal!.. S'il se fût mieux renseigné, ce journal sans pareil, il eût découvert que si cet homme heureux n'avait pas sur lui ce vêtement indispensable, c'était moins par économie que par des raisons majeures trop longues à énumérer et qui feront le sujet d'un article spécial.

On comprend facilement que dans un journal où l'on a Millaud (mis l'eau), il ne peut pas être *devin*. Si le roi dont il est parlé fût venu en France chercher la chemise d'un homme heureux, j'aurais pu la lui procurer, et ce monarque eût été bien heureux de posséder cette huitième merveille du monde.

L'homme heureux n'est pas un mythe depuis qu'il existe de véritables philosophes.

« Des maux que n'a point l'homme, son bonheur se compose! »

Sans être adoré d'une femme charmante, sans avoir de l'or à profusion et surtout sans aucune ambition, je puis dire que je suis complètement heureux.

Regardant constamment au-dessous de moi, je me trouve satisfait de mon humble position, en voyant qu'il y en a quatre-vingt-dix-neuf sur cent qui ont moins que moi. Je remercie la Providence et m'estime très-heureux de ne pas être un des quatre-vingt-dix-neuf centièmes qui escaladent à ma suite l'échelle sociale.

Les plus gros nuages de l'adversité n'ont jamais été assez denses pour obscurcir les gais rayons du soleil de mon insouciance.

J'ai subi les plus cruels assauts du malheur, sans laisser entamer par son artillerie chargée de pleurs et de déceptions, ma philosophique cuirasse.

J'ai perdu des sommes énormes; loin de me plaindre et de maudire la destinée, je me regarde fort heureux de n'avoir pas perdu davantage... ce qui aurait pu m'arriver.

Si un de ces anges que Dieu a mis sur la terre pour embellir le désert de la vie, repousse les hommages que mon cœur lui dédie, je n'en éprouve aucun chagrin en pensant que par son refus j'évite les tristes désillusions qui nous assaillent à chaque pas du voyage que nous faisons dans la vallée des larmes.

La perte d'un ami ne m'afflige jamais, car celui qui meurt est moins à plaindre que celui qui reste et dont le pied sans cesse s'embarrasse aux ronces qui encombrant le sentier que chacun parcourt pour arriver à l'éternité.

Un jour d'orage, une cheminée est renversée; atteint par les débris qui ne pouvaient sans doute pas choisir un autre chemin, je suis brisé,.... couvert de contusions. J'ai porté longtemps un bras en écharpe; je n'ai proféré aucune plainte, c'était à moi de ne pas passer juste au moment de la chute. Je suis excessivement heureux d'en être quitte à si bon compte; une brique maladroite aurait bien pu m'envoyer *ad patres*, sans s'informer si j'en avais le désir.

Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid, je m'en console en pensant qu'il faut que cela soit.

Je me contente de ce que j'ai, et quand par hasard il m'arrive de manquer du nécessaire, je conserve ma gaieté en faisant la réflexion qu'il y en a tant qui ne l'ont jamais eu.

J'aime les plaisirs comme tous les hommes, je ne dédaigne pas le luxe, n'en déplaise à feu M. Dupin. Quand je ne peux pas me procurer toutes ces bonnes choses, je m'en passe sans murmurer, et surtout sans envier ceux qui ont de tout sur la terre, ceux auxquels il ne manque souvent qu'une seule chose.... *Le bonheur!!!*

Quand je ne puis aller au parc en voiture, j'y vais à pied. Le docteur me dit souvent que l'exercice est nécessaire à l'homme. Le bien-être que j'éprouve dans mes facultés vitales compense largement l'agrément [d'être cahoté et quelquefois malmené (sans calembour) par un cocher que la civilisation n'a fait qu'effleurer.

Je fume quand je peux, je bois quand je veux (l'eau ne coûtant rien), et quand je n'ai pas de grives je mange des merles.

Le bonheur est comme l'amour, il faut y croire!... On voit tout ce qu'on veut avec les yeux de la foi. Jusqu'à ce jour, je me suis vu et senti heureux. Est-ce une illusion?... Dieu veuille qu'elle dure toujours!!!...

Le bonheur n'est-il pas tout dans l'illusion?...

Se croire heureux, n'est-ce pas l'être véritablement?..

Plus tard (qui peut savoir ce que l'avenir me réserve?). j'aurai peut-être une épouse acariâtre, méchante, pétrie de défauts; je me croirai encore heureux, très-heureux même si je découvre en elle la moindre petite qualité, parce qu'il n'y aurait rien eu d'étonnant à ce qu'elle n'en eût point du tout. Et même, si mon épouse possédait tous les vices représentés par le génie du mal, je crois que je m'estimerai encore heureux de l'avoir en ma possession, parce qu'elle aurait pu tomber en partage à un homme peu philosophe (comme il y en a tant dans ce siècle) et lui faire goûter ici-bas, par anticipation, les tortures de l'enfer.

Si un jour l'inconstante fortune me venait trouver, amenant à sa suite tout son brillant cortège, je la recevrai comme une bienvenue et sans m'y attacher, je m'appliquerai à en profiter, car si

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux.
L'argent dont on se sert ne rend pas malheureux!

Et, si le savetier de La Fontaine eût vécu de nos jours, il aurait probablement donné à la somme reçue une toute autre direction. D'abord il aurait lu le *Journal du Diable*, et appris que la terre n'étant peuplée que d'honnêtes gens, il n'était pas utile de cacher son argent dans sa cave; que Lyon est une ville sainte dans laquelle on cherche en vain les traces de cette corruption, mal latent, qui ronge les autres villes. Ce bon savetier aurait visité le Casino, la Rotonde, l'Eldorado et l'Alcazar, il serait resté ébahi devant la quantité de vertus amoncelées dans ces établissements, véritables paradis terrestres créés pour les Êves de nos jours.

Il me semble le voir sortir d'un de ces bals où les bornes de la plus ombrageuse décence n'ont pas même été effleurées, le rire sur les lèvres et fredonnant :

Ailleurs, c'est vrai, les femmes sont moins belles,
Les maris plus jaloux, les amants moins fidèles!....

Je suis sûr qu'il aurait voué à un auto-da-fé, sur la place Bellecour, les feuilles réunies de *Guignol* de *Gnafron* et de *Cocodès*; petits journaux non inspirés du souffle de l'Enfer et non rédigés par Lucifer.

Comme tous les gens bien pensants, il eût trouvé que ces feuilles étaient dans une profonde erreur ou qu'elles voulaient qu'on prit leurs vessies pour des lanternes : n'ont-elles pas osé dire, dans une de leurs diatribes contre ces adorables et innocentes petites créatures, qu'à Paris l'on appelle *ces dames* :

Oh! là, la!! ce tableau!!! Haro sur ces impures!
Dentelles et velours nous cachent des ordures.
La soie est un étui qui renferme un poupard,
Plâtré, badigeonné, tout barbouillé de fard!....
Tout à leurs yeux est bon, l'antichambre est ouverte
A la vieillesse infirme, à la jeunesse verte.
Sous le velours; la soie et les bijoux pesants
Se cachent corrompus, leurs cœurs trop complaisants.

Qu'a fait l'humanité, pour que dans ce bas monde
Elle soit accouplée à cette tourbe immonde?...
Vampires repoussants, ne connaissant que l'or,
Reléguant loin le cœur,... après le *coffre-fort!*...

Et cætera, et cætera. Est-ce assez faux cela; mais avec quelles lunettes avaient-ils donc vu le monde, ces pauvres marionnettes, pour avoir vu tout le contraire de ce qui existait.

Une manie contre laquelle le savetier de La Fontaine n'eût pas manqué de se récrier, c'est cette mode, ou plutôt cette fureur, d'organiser fanfares sur fanfares, de telle sorte que partout on voit des *fanfarons*. Il eût ainsi prié certaine fanfare, dite des C...., de faire un peu moins de bruit, le soir à onze heures, dans une rue, sous une certaine fenêtre bien connue, parce que cela trouble la prière d'une certaine belle.... bien certainement. Pauvre savetier, il eût été bien étonné de ne plus voir les musiciens sans *des lyres*, et il n'eût jamais compris qu'une fanfare attire *lyre*.

Mais, comme bonheur suprême, le bon savetier aurait pu lire ces lignes, qui lui auraient indiqué la manière de s'y prendre pour n'être jamais malheureux.

Je suis donc cet homme heureux, ayant une chemise (peut-être bien plusieurs; dans mon insouciance je n'ai jamais su ce que je possédais de cet indispensable vêtement), déclaré introuvable depuis des siècles. Il appartiendra au *Diable* d'avoir découvert ce qu'ont en vain cherché les puissants de la terre, et le *Petit Journal* en particulier.

M. Emile de Girardin ne pourra donc plus nier la puissance de la presse.

Je pourrais prolonger beaucoup encore ces réflexions déjà beaucoup trop longues, mais je ne veux pas abuser de la volonté des lecteurs de ton journal naissant, mais qui, je l'espère, grandira rapidement.

Je regrette, Lucifer, de ne pouvoir te présenter cette épître en phrases moulées comme celles de Timothée Trimm, mais je me garderai bien de me croire malheureux parce que mon style est inférieur à celui de l'illustre collaborateur du journal des *gens bons*.

J'espère, Lucifer, que tu ne refuseras pas à ma confiance l'hospitalité de tes colonnes, et que ceux de tes lecteurs qui auront besoin de la chemise d'un homme parfaitement heureux me la demanderont par la voie de ta feuille, dans laquelle, quoi qu'il arrive, je pense trouver une réponse à mon adresse.

Celui qui sera heureux, tant qu'il pourra rire en compagnie du Diable.
FORTUNIOR.

Merci! ô homme heureux! merci de ta confiance. Comme ta philosophie est douce et belle : se contenter toujours de ce qu'on a et n'envier jamais ce qu'on n'a pas. C'est bien simple, et pourtant les mortels n'ont jamais pu mettre ce sage précepte en pratique.

Le *Diable*, voulant s'identifier à ta manière de voir et d'agir, a besoin de vivre en père avec toi.

Envoie-lui donc ton adresse.

FEUX-FOLLETS

En ma qualité de lutin, j'ai grand plaisir à faire sentir les épines aux sybarites qui s'endorment sur les roses; mais, puisque le premier porte-queue de la marmite infernale a pris la parole: salut à Sa Majesté! Puisque sa griffe royale quitte le poil pour revêtir la plume: gloire à elle! Les vaniteuses créatures du bon Dieu doivent lui payer le tribut de leurs sottises, et ce misérable gravier de l'univers demeurera toujours, encore et toujours son royaume annexe.

Eh! qui donc s'en plaindrait, alors que chacun s'efforce d'avoir le diable au corps?

N'est-il pas convenu, d'ailleurs, qu'en ce siècle de lumière messire de Lucifer doit porter la plus grosse chandelle?

Allons, nobles bêtes humaines, dansez la ronde vertigineuse des passions autour de ces prédicants fallacieux, dont l'âme fourchue vous bat la mesure en sourdine; le progrès balance déjà sur vos têtes sa lanterne aux verres troubles, et le scepticisme apporte à vos cœurs son action réfrigérante contre les énervantes ardeurs d'une foi trop austère.

Car je vous le dit, en vérité, tel que mon seigneur et maître, le gracieux appendice placé au bout de mon échine n'est point le fouet de la satire. Tel que lui, je veux rire franchement avec vous, parce que vous êtes aimables et sincères; je veux glorifier vos orgies, parce que vous n'avez aucune hypocrisie; enfin, je veux vous aimer, n'importe à quel ragoût, parce que vous avez mille façons de vous entre-manger les uns et les autres.

Et à M^{me} Vertu, qui fait la pudibonde en contant ses tristesses, nous dirons tous en chœur: Allez vous asseoir! N'est-ce pas comme cela, dites?

Ensuite, je vous conterai des histoires affriolantes, — j'allais dire édifiantes, — de celles que les petits diabolins glapissent sans cesse autour du foyer sempiternel, alors que le chef de la grande cuisine est en tournée d'inspection dans ses chères colonies. Je ne ferai pas croire au plus grand nombre des maris, que le Minotaure et les papiers timbrés les dévorent; mais je leur dirai, avec mon encre la plus pénétrante: Soyez heureux, chers bipèdes de mon cœur, marchandez les satisfactions de vos femmes, car elles doivent sans cesse s'occuper de vous plaire; payez, payez les toilettes de vos maîtresses, car elles vous aiment du plus profond de votre bourse; soyez hargneux avec les unes, parce qu'elles peuvent vous rendre ridicules; soyez aimables avec les autres, parce qu'elles vous jouent et vous méprisent; semez des germes de débauche chez les jeunes filles, parce que les vôtres ne sont plus candides, parce que la jouissance de la corruption relève de la dignité humaine, parce que l'homme ressemble à Satan par la tête et au cochon par le ventre.

Puis, je m'adresserai aux épouses, soi-disant chastes, en leur murmurant ces tendres paroles: Soyez légères, ô filles d'Eve! Faites de l'amour un badinage et non un sentiment; jetez la pudeur au vent et la tendresse à travers les orties; apportez dans vos maisons des enfants dont votre époux ne sera pas le père, afin qu'il sacrifie ses joies, sa santé et même son honneur pour élever le fruit de vos bestiales faiblesses; saturez votre esprit des fiévreuses émotions de l'anxiété, de la crainte, de la honte ou de tout autre chose pareillement agréable, et votre vie semblera plus complète, et votre âme agitée, fatiguée par des ardeurs dégoûtantes aura des parfums de bonheur, comme le marais qui exhale l'arôme de son limon, alors qu'une cause quelconque le tourmente et le remue.

Enfin, étant familier avec mes quasi-semblables, je dirai des vérités folles, navrantes, gaies, puis tout ce qu'il vous plaira.

Et ce sera amusant à faire pitié. Et vous rirez jusqu'au fond de vos entrailles, car vous avez l'habitude de rire du mal.

Tenez, je commence. Un jour..... Mais... Non.... Je finis, ce sera pour une autre fois, si vous le voulez bien.

TRILBY, lutin.

GRAND CONCOURS UNIVERSEL DE 1867

Beaucoup de concurrents se sont heurtés contre un écueil de quatre rimes masculines, que nous avions jointes ensemble tout exprès, pour juger de la force des troubadours.

Ce n'est rien que remplir des bouts-rimés, il y a des règles auxquelles est obligée de se soumettre l'imagination des poétiques et c'est justement pour distinguer la qualité des athlètes que nous avions mis cette borne au milieu du chemin, sans crier casse-cou. Pourtant, en donnant la facilité de déplacer les rimes, c'était donner un avertissement.

Nous vous présentons les malins qui ont franchi la difficulté.

Autres temps, autres mœurs, où donc es-tu candeur? Sentiment trop usé n'inspirant que froideur. Aujourd'hui, sans vergogne, on aime la cocotte, (Le cigare a fait place au tabac en carotte), Notre amour, ô progrès!... se balance en argent, Pour la femme de cœur, le travail est urgent, La vérité, Messieurs... C'est une pauvre folle, Qu'elle aille à Charenton!... Aujourd'hui l'on raffole Du luxe, des chevaux, et des femmes de prix: Il faut les posséder... Qu'importe le mépris... La ruine... ce n'est rien!... Tout joyeux on espère La mort de ses parents, et comme la vipère On répand son venin sans crainte et sans tourment. On dit haine aux vertus... et... zut au châtement!...

TOUT-DE-FIEL.

Quel horrible réveil! quel insigne mépris Gardes-tu, pour l'amant qui t'achète à grand prix? Réponds, fille éhontée, enjoleuse cocotte, Qui vit le soir, d'orgie, et le jour de carotte! Tout disparaît soudain, et l'honneur et l'argent, Quand, attiré vers toi, par un besoin urgent, L'homme en ton cœur s'épanche, en ton amour espère. Mais tes sens sont glacés, ô hideuse vipère! Et s'il lui reste encore un souffle de candeur, Tu ne lui montres plus qu'une vaine froideur. Salon, chambre ou taudis, te contient, pauvre folle Qui, de vendre ta chair, à chaque instant raffole!... Mais bientôt va sonner l'heure du châtement, Et l'affreux pilori doit être ton tourment.

CARON.

Rives de l'Achéron, ce 10 janvier 1866.

Je dis des vérités, je suis franche cocotte: Chez l'homme, l'amour vrai n'est que de la carotte: Il titre la beauté comme on titre l'argent, Il aime par caprice, ou par besoin urgent. Pour croire à ses serments, il faut presque être folle. Une blonde lui plaît, d'une brune il raffole: Il sait si bien farder sa face de candeur. Dans le cerveau du feu, dans l'âme la froideur. Lorsque fidèlement être aimée, on espère, Il glisse et vous échappe ainsi qu'une vipère, Laissant pour souvenir le vide et le tourment. Dans notre illusion est notre châtement.

COROLLAIRE.

De la femme, le cœur, messieurs, n'a pas de prix; A vous les pièces d'or, mais aussi le mépris.

TOINON.

(La suite au prochain numéro.)

DIABLERIES

— Savez-vous quelle différence il y a entre la halle des Cordeliers et le Palais-de-la-Bourse?

— Non!

— Alors je vais vous le dire.

— A la halle on achète des huitres, tandis qu'à la Bourse ce sont les huitres qui achètent!

— Comment la trouvez-vous? — Bonne, dites-vous!

Alors à une autre.

— Connaissez-vous Bijou?

— Pas le moins du monde.

— Comment vous ne connaissez pas Bijou, ce gros joufflu, une pleine lune, quoi! l'ami de Chicot, enfin... C'est bien dommage!...

Connaissez-vous les Archers?

— Pas davantage.

— Alors vous ne connaissez rien du tout!!...

Eh bien! — Bijou avait chaussé ses grandes bottes, et gravissant, avec Chicot, le chemin du Mont-Blanc. Il ne put contenir cette exclamation: « Maudit cordonnier, peut-on ainsi estropier ses amis! »

— Cré nom! reprend Chicot de sa voix la plus creuse, si ton gniafre était ton ami, il te serrerait la main, au lieu de te serrer les pieds!...

Qu'en pensez-vous?

— Moi, je travaille pour mes enfants, disait un vieux bûcheur!...

— Moit... dit Planchette, je ne veux rien laisser aux miens, attendu qu'ils n'ont pas travaillé pour moi!...

Au tribunal:

— Vous allez prêter serment? disait-on à un enfant d'Israël, à large conscience mais à coffre-fort resserré.

— Je prêterai tout ce que vous voudrez.... Excepté de l'argent.

Au dernier bal de l'Alcazar, la folichonne Césarine qui, malgré ses dix-sept ans, est déjà belle à dompter à la fois trois fabricants, deux agents de change et plusieurs autres seigneurs de la finance, portait sur sa physionomie une teinte de tristesse qu'elle ne pouvait pas dissimuler à son nombreux entourage.

— Voyons, lui disait-on, qu'avez-vous? Vous manquez-il quelque chose? N'avez-vous pas des amants qui vous adorent?

— Oh! oui!... et qui me dorment surtout!.

— De l'or à discrétion?

— Je voudrais bien qu'on m'en refusât.

— N'êtes-vous pas une fleur de nos fêtes, un bijou recherché?

— Je ne dis pas non.

— N'êtes-vous pas mutine et jolie?

— Me dire le contraire serait m'insulter.

— Eh bien! alors? ..

— Je voudrais avoir ce que j'ai perdu.

Une de nos lorettes à la mode a une vue aussi bonne que sa réputation; mais comme elle ne veut pas faire savoir que ses yeux ne sont plus en rapport avec le visage qu'elle répare tous les jours, elle ne porte des lunettes que dans son intérieur. Un de ses adorateurs ayant surpris ce petit secret lui envoya, pour ses étrennes, une superbe monture de binocle.

— Me prend-il pour une aveugle! s'écria-t-elle, blême de fureur.

— Ah! madame, ne dites pas de mal des aveugles, car sans eux, vous n'auriez ni ce premier, ni ce splendide mobilier, ni ces belles toilettes... lui répliqua sa camériste.

Dialogue entre une vertu peu farouche et son séducteur:

— Viens, viens, plante là ton amant; il est indigne de toi!... Il est si vieux et si jaloux.

— Mais la reconnaissance, il ne me laisse manquer de rien. Je ne puis agir aussi impoliment.

— Naïve enfant! Ne sais-tu pas que l'amour est plus fort que la gratitude?

— Je m'en doutais bien, soupira la nouvelle Phryné, mais on ne me l'avait jamais dit.... Mon éducation a été si négligée.

— Bonjour, mère Pipelet.... et vos filles?

— J'en ai déjà une de placée.

— Où ça?

— A un agent de change.



CORRESPONDANCE

Trilby. — Lucifer est le maître!...

Après mûr examen

Du fort beau spécimen

D'œuvres que tu fis naître,

Il les fera paraître

Ajoute donc: Amen!

Topette. — Envoie-nous de plus amples détails et le nom de Vendredi. — Nous ferons paraître!

Clément. — Tes cantonniers auront leur tour, après leur avoir mis un autre costume, — et changé leurs balais!

Un Ancien. — La Martinière passera, — prochainement.

Jh. S. — Il y a du bon, mais tu n'as pas su déplacer les rimes de manière à éviter quatre rimes masculines de suite. — Travail à refaire.

Ruol-Nitrom. — Même observation que le précédent.

P. M., apprenti diabolin. — Id.

Rubin Jean. — Id.

Grain-de-Sel. — Id.

Pas-de-Chance. — Id.

Miss Fleuriné Thug. — Id.

Un Diable de poète — Id.

Emile Landouillard. — Il y a des écoles pour les adultes, — ton orthographe a besoin d'être réformée. — Quant à tes vers je ne t'engage pas à les suivre à pied. — Si les uns ont des pieds supplémentaires, c'est probablement pour en prêter à ceux qui en manquent.

Pas-Grand-Chose. — A recommencer; évite les quatre rimes masculines de la fin, ce qui ne doit pas être.

C. P. R. — Fort bon, — mais toujours les quatre rimes qui me chiffonnent; merci de tes souhaits. Nous avons, comme tu le dis, beaucoup des anciens.

Un collaborateur. — Si tu n'as pas d'autres idées à nous envoyer, tu es bien à plaindre. — Quant à ta grand-maman, nous la connaissons peut-être avant toi.

Un lecteur de Grenoble. — La réincarnation que tu demandes n'est pas possible.

Asmodée, aspirant diable. — Excellent; mais tu n'as pas évité l'écueil des quatre rimes masculines, ainsi donc à l'œuvre de nouveau. — Tu peux nous adresser quelque chose, si véritablement tu aspirés aux enfers.

Juliette. — Nous nous soucions fort peu de ta colère, et quand nous aurons un moment, nous irons, en te portant ton portrait, te crier: « Cordon! S. V. P. »

Aux Roses des Brotteaux. — Le Diable croit savoir que celles qui prennent ce nom, n'y ont plus aucun droit. — La rose effeuillée n'est plus une rose, c'est... autre chose.

Le Rédacteur-Gérant: NOVÉ.